

publièrent sur la grandeur et la magnificence des monumens de tous les genres qu'ils avaient trouvés. Le désir de donner plus d'éclat à la gloire de leurs triomphes les aveugla peut-être. Peut-être, sans être persuadés eux-mêmes, voulurent-ils en imposer à leur nation, aux nations étrangères. Les premiers témoignages, qui même se contra-riaient, ont été infirmés par ceux qui les ont suivis, et enfin totalement détruits, lorsque des hommes éclairés ont porté leurs pas dans cette partie si célèbre du nouvel hémisphère.

Il faut donc reléguer au rang des fables cette quantité prodigieuse de villes élevées avec tant de soin et de dépense. Pourquoi, s'il y avait tant de cités superbes dans le Pérou, n'existe-t-il plus, à la réserve de Cuzco et de Quito, que celles que le conquérant y a construites? D'où vient qu'on ne retrouve guère que dans les vallées de las Capillas et de Pachacamac les ruines de celles dont on a publié des descriptions si exagérées? Les peuples étaient donc dispersés dans les campagnes, et il était impossible que ce fût autrement dans une région où il n'y avait ni rentiers, ni artistes, ni commerçans, ni grands propriétaires, et où le labourage était l'occupation unique ou principale de tous les hommes.

Il faut reléguer au rang des fables ces majestueux palais destinés à loger les incas dans le lieu de leur résidence et dans leurs voyages. Autant qu'il est possible d'en juger à travers des décom-

bres cent fois bouleversés par l'avarice qui comptait trouver des trésors; les maisons royales n'avaient ni majesté, ni décoration. Elles ne différaient que par l'étendue et par l'épaisseur des bâtimens ordinaires, construits avec des roseaux, du bois, de la terre battue, des pierres brutes sans ciment, selon la nature du climat ou la commodité des matériaux.

Il faut reléguer au rang des fables ces tombeaux dignes des siècles les plus favorables aux beaux-arts. Les Péruviens n'enterraient pas proprement leurs morts. L'usage était de déposer les cadavres dans quelque lieu remarquable. Ils étaient entourés de pierres ou de briques. Des amis jetaient par-dessus une si grande quantité de terre, que ces monumens formaient communément un monticule de huit ou dix toises de hauteur sur vingt ou vingt-cinq de longueur, et un peu moins de largeur. Avec le mort étaient ensevelis les meubles qui avaient servi à son usage personnel, ses haches de cuivre, ses miroirs, ses vases d'argile, ses bijoux d'argent ou d'or. Aussi beaucoup d'Espagnols passent-ils tristement leur vie à fouiller ces sépultures dans l'espérance d'y trouver des richesses qu'ils n'y rencontrent que très-rarement.

Il faut reléguer au rang des fables ces places de guerre qui couvraient l'empire. Il en existait sans doute quelques-unes. Le bas Pérou offre encore les débris de deux situées sur des montagnes, l'une construite avec de la terre, et l'autre

avec des troncs d'arbre. On soupçonne qu'elles avaient des fossés et trois murailles, dont l'une dominait sur l'autre. C'en était assez pour contenir les peuples subjugués et pour arrêter des voisins peu redoutables. Mais ces moyens de défense ne pouvaient servir de rien contre la valeur et les armes de l'Europe. Les forteresses du haut Pérou, quoique bâties avec de la pierre, n'y étaient pas plus propres. M. de La Condamine, qui visita avec l'attention scrupuleuse qui lui était propre le fort de Canar, le mieux conservé et le plus considérable après celui de Cuzco, ne lui trouva que peu d'étendue, et seulement dix pieds d'élévation. Un peuple qui n'avait que la ressource de ses bras pour porter ou traîner les plus grosses masses, un peuple qui ignorait l'usage des leviers et des poulies, pouvait-il exécuter de plus grandes choses?

Il faut reléguer au rang des fables ces aqueducs, ces réservoirs comparables à ce que l'antiquité nous a laissé en ce genre de plus magnifique. La nécessité avait enseigné aux Péruviens à pratiquer des rigoles au détour des montagnes, sur le penchant des collines, à creuser des canaux et des fossés dans les vallées pour féconder leurs champs que les pluies ne fertilisaient pas, pour se ménager de l'eau à eux-mêmes qui n'avaient jamais imaginé de creuser des puits; mais ces ouvrages de terre ou de pierre sèche n'avaient rien de remarquable, rien qui fit soupçonner

la plus légère connaissance de l'hydraulique.

Il faut reléguer au rang des fables ces superbes voies qui rendaient les communications si faciles. Les grands chemins du Pérou n'étaient autre chose que deux rangs de pieux plantés au cordeau, et uniquement destinés à guider les voyageurs. Il n'y avait que celui qui portait le nom des incas et qui traversait tout l'empire qui eût de la grandeur. Ce monument, le plus beau du Pérou, fut entièrement détruit durant les guerres civiles des conquérans.

Il faut reléguer au rang des fables ces ponts si vantés. Comment les Péruviens en auraient-ils pu construire de bois, eux qui ne savaient pas le travailler? Comment en auraient-ils pu élever de pierre, eux qui ignoraient la construction des cintres et des voûtes, et qui ne connaissaient pas la chaux? Cependant le voyageur était continuellement arrêté au passage des torrens, si multipliés dans ces contrées. Pour vaincre ce grand obstacle, on imagina d'assembler sept ou huit câbles d'osier, ou un plus grand nombre, de les lier ensemble par des cordages plus petits, de les couvrir par des branches d'arbres et par de la terre, et de les attacher fortement aux deux rives opposées. Par ce moyen, les communications se trouvèrent facilement et sûrement établies. Les rivières, plus larges et moins rapides, étaient traversées sur de petits bâtimens à voiles, qui viraient de bord avec assez de célérité.

Il faut reléguer au rang des fables les merveilles attribuées à ces *quipos*, qui remplaçaient, chez les Péruviens, l'art de l'écriture, qui leur était inconnu. C'étaient, a-t-on dit, des registres de corde, où des nœuds variés et des couleurs diverses retraçaient les faits dont il était important ou agréable de conserver le souvenir, et qui étaient gardés par des dépositaires de confiance établis par l'autorité publique. Il serait peut-être téméraire d'affirmer que ces espèces d'hyéroglyphes, dont nous n'avons jamais eu que des descriptions obscures, ne pouvaient donner aucune lumière sur les événemens passés. Cependant, en voyant les erreurs qui se glissent dans nos histoires, malgré tant de facilités pour les éviter, on ne serait guère porté à croire que des annales aussi singulières que celles dont il s'agit ici aient jamais pu mériter beaucoup de confiance.

Les Espagnols ne méritent pas davantage d'être crus quand ils nous parlent de ces bains dont les cuves et les tuyaux étaient ou d'argent ou d'or; de ces jardins remplis d'arbres, dont les fleurs étaient d'argent et les fruits d'or, et où l'œil trompé prenait l'art pour la nature; de ces champs de maïs, dont les tiges étaient d'argent, et les épis d'or; de ces bas-reliefs où l'on aurait été tenté de cueillir les herbes et les plantes; de ces habillemens couverts de grains d'or plus fins que la semence de perle, et dont les plus habiles orfèvres de l'Eu-

rope n'auraient pas égalé le travail. Nous ne dirons pas que ces ouvrages n'ont pas mérité d'être conservés, parce qu'ils ne l'ont pas été. Si les statuaires grecs n'avaient employé dans leurs compositions que des métaux précieux, il est vraisemblable que peu des chefs-d'œuvre de la Grèce seraient arrivés jusqu'à nous. Mais, à juger de ce qui a péri par ce qui a été conservé, on peut assurer que les Péruviens n'avaient fait nuls progrès dans le dessin. Les vases échappés au ravage du temps pourront bien servir de preuve de la patience des Indiens, mais ne seront jamais des monumens de leur génie. Quelques figures d'animaux, d'insectes d'or massif, longtemps conservées dans le trésor de Quito, n'étaient pas plus parfaites. On n'en pourra plus juger. Elles furent fondues en 1740 pour secourir Carthagène assiégé par les Anglais; et il ne se trouva pas dans tout le Pérou un Espagnol assez curieux pour acheter une seule pièce au poids.

On voit par tout ce qui a été dit que les Péruviens n'étaient guère avancés dans les sciences un peu compliquées. La plupart dépendent du progrès des arts, et ceux-ci des hasards, qui ne sont produits par la nature que dans la suite des siècles, et dont la plupart sont perdus pour les peuples qui restent sans communication avec les peuples éclairés.

En réduisant les choses à la vérité, nous trouverons que les Péruviens étaient parvenus à fon-

dre l'or et l'argent, et à les mettre en œuvre. Avec ces métaux ils faisaient des ornemens, la plupart très-minces, pour les bras, pour le cou, pour le nez, pour les oreilles; et des statues creuses, sans soudure, qui, sculptées ou fondues, n'avaient pas plus d'épaisseur. Rarement ces riches matières étaient-elles converties en vases. Leurs vases ordinaires étaient d'une argile très-fine, facilement travaillée, et de la grandeur, de la forme convenables aux usages pour lesquels ils étaient destinés. Les poids n'étaient pas inconnus, et l'on découvre de temps en temps des balances dont les bassins sont d'argent et ont la figure d'un cône renversé. Deux espèces de pierre, l'une molle et l'autre dure, l'une entièrement opaque et l'autre un peu transparente, l'une noire et l'autre couleur de plomb, servaient de miroir : on était parvenu à leur donner un poli suffisant pour réfléchir les objets. La laine, le coton, les écorces d'arbres recevaient des mains de ce peuple un tissu plus ou moins serré, plus ou moins grossier, dont on s'habillait, dont on faisait même quelques meubles. Ces étoffes, ces toiles étaient teintées en noir, en bleu et en rouge, par le moyen du rocou, de différentes herbes et d'une fève sauvage qui croît dans les montagnes. On donnait aux émeraudes toutes les figures. Ce qu'on en tire assez souvent des tombeaux, la plupart fort élevés, où les citoyens distingués se faisaient enterrer avec ce qu'ils possédaient de plus

rare, prouve que ces pierres précieuses avaient une perfection qu'on ne leur a pas retrouvée ailleurs. D'heureux hasards offrent quelquefois des ouvrages de cuivre rouge, des ouvrages de cuivre jaune, et d'autres ouvrages qui participent de ces deux couleurs; d'où l'on a conclu que les Péruviens connaissaient le mélange des métaux. Une chose plus importante, c'est que ce cuivre n'est jamais rouillé, qu'il ne s'y attache jamais de vert-de-gris; ce qui paraît prouver que ces Indiens faisaient entrer dans sa préparation quelques matières qui le préservaient de ces inconvéniens funestes. Il faut regretter que l'art utile de le tremper ainsi ait été perdu, ou par le découvement des naturels du pays, ou par les mépris que les conquérans avaient pour tout ce qui n'avait point de rapport avec leur passion pour les richesses.

Mais avec quels instrumens s'exécutaient tous ces ouvrages chez un peuple qui ne connaissait pas le fer, regardé avec raison comme l'âme de tous les arts? Il ne s'est rien conservé dans les maisons particulières, et l'on ne découvre rien dans les monumens publics ni dans les tombeaux, qui donne les lumières qu'il faudrait pour résoudre ce problème. Peut-être les marteaux, les maillets dont on se servait étaient-ils de quelque matière que le temps aura pourrie ou défigurée? Si l'on se refusait à cette conjecture, il faudrait dire que tout s'opérait avec des

haches de cuivre, qui servaient aussi d'armes à la guerre. En ce cas, il fallait que le travail, le temps, la patience, tinssent lieu aux Péruviens des outils qui leur manquaient.

Ce fut peut-être encore avec les haches de cuivre ou de caillou, et un frottement opiniâtre, qu'ils parvinrent à tailler les pierres, à les bien équarrir, à les rendre parallèles, à leur donner la même hauteur et à les joindre sans ciment. Malheureusement, ces instrumens n'avaient pas la même activité sur le bois que sur la pierre. Aussi les mêmes hommes, qui travaillaient le granit, qui foraient l'émeraude, ne surent-ils jamais assembler une charpente par des mortaises, des tenons et des chevilles; elle ne tenait aux murailles que par des liens de jonc. Les bâtimens les plus remarquables n'avaient qu'un couvert de chaume soutenu par des mâts comme les tentes de nos armées. On ne leur donnait qu'un étage. Ils ne prenaient de jour que par la porte, et n'avaient que des pièces détachées sans communication.

VII.
La soumission du Pérou est l'époque des plus sanglantes divisions entre les conquérans.

Quoi qu'il en soit des arts que les Espagnols trouvèrent dans le Pérou, ces barbares ne se virent pas plus tôt les maîtres de ce vaste empire, qu'ils s'en disputèrent les dépouilles avec tout l'acharnement qu'annonçaient leurs premiers exploits.

Les guerres civiles prennent ordinairement leur source dans la tyrannie et dans l'anarchie. Dans

l'anarchie, le peuple se divise par pelotons. Chaque petite faction a son démagogue; chacune a ses prétentions sages ou folles, unanimes ou contradictoires, sans qu'on le sache. Il s'élève une multitude de cris confus. Le premier coup est suivi de mille autres; et l'on s'entr'égorge sans s'entendre. Les intérêts particuliers et les haines personnelles font durer les troubles publics; et l'on ne commence à s'expliquer que quand on est las de carnage. Sous la tyrannie, il n'y a guère que trois partis, celui de la cour, celui de l'opposition, et les indifférens, citoyens froids, sans doute, mais quelquefois très-utiles par leur impartialité et par le ridicule qu'ils jettent sur les deux autres partis. Dans l'anarchie, le calme renaît, et il n'en coûte la vie à personne. Sous la tyrannie, le calme est suivi de la chute de plusieurs têtes ou d'une seule.

Les intérêts qui armèrent les Espagnols les uns contre les autres n'étaient pas de cette importance. Ce fut pour leurs chefs, pour leurs chefs uniquement qu'ils se divisèrent. Les troubles tiraient leur origine de la perfidie de Pizarre. Cet aventurier, dans un voyage qu'il avait fait en Europe pour préparer sa seconde expédition dans les mers du sud, s'était fait accorder les dignités de gouverneur et de capitaine-général dans les régions qu'il découvrirait. A la vérité il avait obtenu un évêché pour Luques, dont l'ambition ne pouvait jamais croiser la sienne; mais il n'avait demandé